«C’est impossible à comprendre sans l’avoir vécu, chaque jour est une lutte pour la survie», une autrice américaine de gauche raconte dans le réputé London Times son vécu à partir de 2002 dans un collège majoritairement noir

30/09/2026 à 10h54



Evan Barker, ancienne responsable de campagne du Parti démocrate, est l’autrice du best-seller du *New York Times* intitulé *Nothing Left*

En 2002, peu après les attentats terroristes qui ont frappé les États-Unis, alors que je voyais le monde sombrer dans le chaos, ma mère nous a annoncé que nous devions quitter notre appartement. Elle avait perdu son emploi l’année précédente et avait accumulé des arriérés de loyer. Nous avons été expulsés.

Nous avons emménagé chez mon arrière-grand-mère et avons partagé une chambre pendant deux ans. Ma mère m’a inscrit à

l'école du quartier, à Kansas City, dans le Missouri. En sixième et en cinquième, à partir de 11 ans, je suis allé dans un collège du centre-ville où la plupart des élèves bénéficiaient de repas gratuits ou à prix réduit.

Pour la première fois de ma vie, je me suis retrouvée en situation de minorité, dans une école à majorité noire, et j'ai vécu sur le vif exactement ce que Nikole Hannah-Jones a décrit dans son article qui a fait le buzz dans le *New York Times* au début du mois. Dans cet article, Nikole Hannah-Jones – fondatrice de la « 1619 Freedom School », un programme éducatif à but non lucratif visant principalement à aider les élèves noirs à améliorer leur niveau de lecture et d'écriture tout en leur enseignant l'histoire, la culture et l'identité civique noires – a révélé qu'elle éprouvait un profond remords d'avoir envoyé sa fille, Najya, dans une école du centre-ville. Najya, aujourd'hui âgée de 16 ans, a récemment confié à sa mère : « Je n'ai jamais vraiment reçu l'éducation que je souhaitais. »

La différence entre ma mère et Hannah-Jones, c'est que ma mère ne m'a pas envoyée dans cette école pour faire du signalement de vertu devant ses amis de l'élite et montrer qu'elle « s'engageait » pour lutter contre des « systèmes scolaires séparés » et « inégaux » (dans mon cas c'était par nécessité financière et en raison des difficultés). En l'espace de deux ans, ma mère s'est remariée… uniquement parce qu'elle voulait me sortir de cette école.

Hannah-Jones a expliqué que sa décision reposait en partie sur le constat selon lequel « à l'échelle nationale, un élève noir a moins de chances d'avoir des enseignants qualifiés et expérimentés » et de « disposer d'équipements technologiques modernes et de fréquenter des établissements scolaires dotés d'infrastructures modernisées ».

Mais des études ont contesté l'idée selon laquelle ces écoles recevraient moins de financement. Un rapport universitaire

récent sur les disparités raciales dans les dépenses scolaires a montré que l'élève noir type fréquentait une école bénéficiant d'un financement par élève supérieur de 8,8 % à celui de l'élève blanc type dans la même agglomération. L'école d'un élève hispanique recevait 5,1 % de plus que celle de ses homologues blancs. Cela s'explique en partie par le fait que les écoles situées dans des quartiers défavorisés sont plus susceptibles d'accueillir des élèves dont l'anglais n'est pas la langue maternelle, ce qui rend l'enseignement plus coûteux.

Mon expérience m'a appris que même si une école est bien financée (celle que je fréquentais ne manquait pas de moyens ; nous avions même des PalmPilot dans nos salles de classe) et dispose de bons enseignants, les perturbations peuvent être si fréquentes que l'apprentissage en devient presque impossible. C'était là mon plus grand défi, et non pas le manque d'enseignants expérimentés ou de moyens financiers.

À moins de l'avoir vécu soi-même, c'est impossible à comprendre. Chaque jour est un combat pour la survie, ce n'est pas un lieu où l'on vient pour s'instruire. Lors des interludes entre les cours, je me hâtais autant que possible pour éviter de me faire agresser. Je marchais dans les couloirs en voyant des bagarres éclater, les alarmes retentir et le seul agent de police de l'établissement se frayer un chemin à travers la foule d'élèves après qu'un jeune fut passé à tabac. Il est impossible d'apprendre quand on est constamment en mode survie.

À la fin de la cinquième, il y a eu une série d'alertes à la bombe. Certains jours, ma mère me gardait à la maison ; d'autres jours, les élèves devaient évacuer le bâtiment jusqu'à ce que les policiers aient pu le fouiller. Ma mère a eu plus de réunions que je ne peux en compter avec la direction de l'école, les suppliant d'exclure les élèves qui menaçaient de me tabasser tous les jours. Ils ne l'ont pas fait.

La fille d'Hannah-Jones a commencé à se plaindre de son école ; elle s'y est donc rendue à l'heure du déjeuner. Elle a constaté que c'était « chaotique » et a vu des enfants qui « se déchaînaient, se poursuivaient, se frappaient et se bousculaient tandis que les aides-enseignants et le personnel de la cantine restaient là, l'air de s'ennuyer ». J'ai moi aussi été témoin de ce genre de scènes avec mes professeurs. Mais cela était souvent dû à des débordements pendant les cours. Un élève se levait et insultait un enseignant ; il m'arrivait parfois de les voir en venir aux mains. Les enfants semaient souvent le désordre dans la classe, montrant ainsi qu'ils n'avaient aucun intérêt pour l'apprentissage. Mais ce n'était pas parce que les enseignants s'« ennuyaient » ou étaient « paresseux », comme l'a observé Hannah-Jones dans son article ; c'était parce qu'ils ne faisaient pas respecter les règles, ou ne pouvaient pas le faire.

C'est à cette étape que les écoles publiques commencent à enseigner aux enfants les concepts fondamentaux de l'algèbre. J'ai pris un retard irrémédiable en mathématiques et je ne l'ai jamais rattrapé. J'ai ensuite intégré une nouvelle école en banlieue, mais je me souviens n'avoir rien compris à ce qui se passait en cours de maths en quatrième. Mes notes en maths au lycée et mes résultats à l'épreuve de maths de l'ACT étaient si bas qu'à l'université, j'ai dû suivre des cours de rattrapage pendant les premières années. **L'université du Kansas où j'étudiais comptait une majorité d'étudiants blancs, mais dans mon cours de rattrapage en maths, près de la moitié des étudiants étaient noirs ou issus d'autres origines ethniques. Les responsables scolaires avaient laissé tomber ces enfants, tout comme ils m'avaient laissé tomber.**

En réalité, la plupart des élèves de ces établissements ne sont pas des « fauteurs de troubles » ; ils ont véritablement envie d'apprendre. Mais les 10 % qui perturbent quotidiennement les cours ne sont pratiquement jamais renvoyés. Selon une étude universitaire de 2025 : « Au moins

29 États et le District de Columbia ont adopté des lois limitant les suspensions et les exclusions officielles. » La Californie illustre l'un des exemples les plus marqués de cette évolution en matière de discipline scolaire : la loi de l'État interdit aux établissements scolaires d'exclure des élèves pour simple « désobéissance délibérée » ou perturbation. Ironiquement, la 1619 Freedom School de Nikole Hannah-Jones s'est prononcée contre les mesures disciplinaires à l'encontre des élèves perturbateurs, préférant les options « réparatrices » aux mesures punitives.

Mon école m'a faillie. Hannah-Jones estime désormais que l'école de sa fille l'a faillie. À leur manière, les adultes qui nous entouraient toutes les deux ont eux aussi failli à leur devoir. En ne veillant pas à ce que les élèves respectent les règles élémentaires de comportement, les enseignants et les responsables administratifs ont nui à la majorité des élèves qui souhaitent sincèrement réussir.

La fille d'Hannah-Jones s'en sortira sans doute. Moi, je m'en suis sortie. Mais tant d'autres enfants n'ont pas eu cette chance. Et c'est là le plus grand de tous les péchés.

The London Times

Résumé de son livre sur Amazon:

***BEST-SELLER INSTANTANÉ *DU NEW YORK TIMES* * Un récit captivant d'idéalisme politique, de désillusion et d'espoir naissant, « *Nothing Left* » révèle comment le Parti démocrate a été pris en otage par des militants déconnectés de la réalité, les élites côtières et de puissants groupes d'intérêts. Rempli de révélations inédites et d'analyses percutantes, ce livre d'Evan Barker plonge le lecteur au cœur même du système pour montrer comment le parti qui défendait jadis la classe ouvrière a perdu son âme.** Evan Barker avait un avenir prometteur en politique chez les démocrates. Leveuse de fonds hors pair et stratège redoutable, elle a levé des dizaines de

millions de dollars pour les candidats démocrates. Mais en août 2024, lors de la Convention nationale démocrate, Barker a atteint son point de rupture. À cet instant, elle a vu ce que personne au sein du parti n'osait admettre : les démocrates s'étaient égarés, et il n'y avait plus d'espoir de retour. Née dans une famille syndiquée au cœur de Kansas City et atteinte d'une maladie pulmonaire génétique rare, Barker vivait pour le Parti démocrate. Elle était convaincue que le Parti démocrate avait été bâti pour aider les gens comme elle. **Mais à mesure qu'elle gravissait les échelons, elle constata que le mouvement était obsédé par les postures morales et les politiques identitaires plutôt que par les difficultés des Américains ordinaires**. Et lorsqu'elle prit la parole, elle devint elle-même une cible. Levant le voile sur le monde des donateurs, des stratèges, des politiciens et des militants qui dirigent le parti, « *Nothing Left* » offre un regard cinglant et sans concession sur la transformation du parti, passé de défenseur de la classe ouvrière à chambre d'écho de l'élite. Franc, sans concession et captivant, ce livre est une lecture essentielle pour quiconque souhaite comprendre les véritables rouages □□de la politique américaine.